



Séraphine et la peinture, passionnément, à la folie

Séraphine Louis (1864-1942) a peint beaucoup de fleurs dans sa triste vie fanée. Elle a eu son heure de gloire, avant de finir ses jours dans un asile. Un ouvrage et une exposition la remettent en lumière.

Le 1^{er} février 1932, une femme fait du raffut dans la tranquille ville de Senlis, dans l'Oise. Elle vide bruyamment sa maison sur la voie publique et tient des propos incohérents devant les gendarmes.

La Vierge Marie l'a avertie d'une révolution imminente. Elle prétend aussi être guidée par sa sœur, décédée vingt ans plus tôt, qui lui dit de tout abandonner.

À l'hôpital de Senlis, un médecin lui diagnostique « une **débilité mentale** ». Elle sera conduite à l'asile de Clermont. À Senlis, tout le monde connaît Séraphine Louis-Maillard. Une artiste. Elle peint la nuit en chantant la fenêtre ouverte. Toute vêtue de noir, même son canotier de paille est noir. Seule fantaisie, quelques fleurs dépassent du couvre-chef.

Servante dans un couvent

Née à Arsy (Oise) en 1864, de condition modeste, Séraphine sera servante dans un couvent de Clermont avant de faire « **les travaux noirs** », comme elle dit, c'est-à-dire bonne à tout faire chez les bourgeois de Senlis.

Solitaire et croyante, elle s'adresse à Dieu, à la Vierge Marie. Des anges lui disent de s'exprimer par le dessin.

Sans connaissances techniques. Sans argent. À la droguerie du coin, elle va acheter un pot de peinture noire, de la marque Ripolin. D'habitude, c'est pour peindre des volets, des portes. Pour débiter, ça fera l'affaire.

La gamme de couleurs est limitée. Le dimanche, Séraphine va ramasser des fleurs, des lichens, des plumes qu'elle va broyer et mélanger avec un pot de blanc. Toujours chez Ripolin. Pour le rouge, un peu de sang de poulet et de cochon tué à la ferme.

Séraphine peint à genoux, à plat. Et elle chante des cantiques. Elle peint sur ce qu'elle trouve. Parfois, elle récupère des toiles déjà réalisées, les ponce et les recouvre.

Séraphine mange peu, un fruit, un légume, une soupe, un morceau de



Séraphine, devant le tableau « Fleurs des champs », dans son atelier. | PHOTO : DR

pain. Et un verre de « **vin naturel** ». Les mauvaises langues disent que c'est plus d'un verre. On se moque d'elle. De sa peinture. Elle en vend très peu, de ses natures mortes, des pommes, des fleurs, en échange de nourriture.

Un jour, un Allemand, un certain Wilhelm Uhde, loin de l'agitation parisienne, séjourne à Senlis. Sur un mur, un petit tableau attire son attention. Il demande qui en est l'auteur. La femme de ménage répond : « **C'est moi.** » Ce sera le déclic pour Séraphine.

Uhde, collectionneur et marchand d'art, a du flair. Il fait l'acquisition d'une toile de Picasso et retrouve l'artiste au Lapin Agile, un cabaret en vogue, avec d'autres artistes de Montmartre. Uhde va aussi acheter des toiles à un certain Henri Rousseau. Il retrouve la veine naïve et primitive du « Douanier » chez Séraphine.

Uhde sera son découvreur : les peintures vont se vendre aux États-Unis, en Allemagne, en Suisse, aux Pays-Bas. Séraphine devient célèbre, dépense son argent dans de la vais-

selle, commande des cadres dorés à l'or fin avec des têtes d'anges sculptées à chaque angle.

Elle s'imagine avoir trouvé un ange sur terre en la personne de Wilhelm Uhde. Son état de grâce auprès de Séraphine de Senlis, c'est désormais son nom d'artiste, ne durera pas.

En 1914, du fait de sa nationalité allemande, il doit quitter la France. Ses tableaux sont saisis et vendus aux enchères, Picasso, Braque, Léger, Rousseau. Séraphine se sent abandonnée.

La folie lui tend les bras

De retour en France, Uhde lui achètera trois toiles. Mais la crise de 1929 le contraint à freiner ses achats. Séraphine est de nouveau obligée de retourner à ses « **travaux noirs** » dans les maisons des petits-bourgeois.

La folie lui tend les bras. Elle va de porte en porte annoncer la fin du monde, se dit persécutée. Elle écrit aux gendarmes, dénonce des personnes qui, à ses yeux, lui veulent du mal.

Jusqu'à ce jour de février 1932. Pendant dix ans, elle sera internée à Clermont, va souffrir du froid, de la faim. Elle cesse de peindre. Pour toujours. Elle écrit énormément.

Beaucoup de ses courriers, à l'orthographe approximative, n'ont jamais été postés, mais seront retrouvés dans une boîte à chaussures.

Elle ne recevra aucune visite. Celle qui signait « **Séraphine Louis-Maillard, sans rivale** » a été emportée par un cancer du sein le 11 décembre 1942.

Jean-Marc PINSON.

À lire. *Séraphine, catalogue raisonné de l'œuvre peint et lettres d'une internée*, Pierre Guénégan, Lanwell & Leeds Ltd, 396 pages, 120 €.

À voir. Une vingtaine d'œuvres et la projection d'extraits du film *Séraphine* de Martin Provost à la Galerie Dina Vierny, 36, rue Jacob, à Paris. Jusqu'au 31 juillet.



« L'Arbre de paradis », 1928, Ripolin et huile sur toile, 195 x 130 cm. | PHOTO : MOMA



« L'Arbre de paradis », 1929, huile sur toile, 195 x 130 cm. | PHOTO : MUSEE DE SENLIS



« Feuilles », 1929, huile sur toile, 195 x 130 cm. | PHOTO : GALERIE DINA VIERNY



Yolande Moreau incarne Séraphine dans un film, en 2008. | PHOTO : DR